

Paysage mémoriel

Le crépuscule enveloppe la plaine et je pars chercher dans le trop tard le réconfort de la nature. Le sol et les arbres ont revêtu leur manteau blanc, qui prend une couleur bleuâtre avec la tombée de la nuit. Je marche. A chacun de mes pas, la neige se fend, dans un satisfaisant murmure, pour me laisser avancer. Chacun de mes souffles réchauffe l'air frais qui m'entoure, formant une légère brume. Autour de moi, d'immenses troncs desquels partent, de façon décousue, d'innombrables branches dépourvues de feuilles ainsi que des ombres qui pèsent sur l'atmosphère. Cet amas de bois dénudé doit trouver réconfortant son habit blanc. Je marche. Mon oreille droite capte le hululement d'une chouette. Ce cri strident est le seul à venir perturber le silence qui règne. Je rencontre un ruisseau, dont l'eau glacée, piège en son coeur de petites pierres et autres minuscules êtres vivants. Je me décide à suivre ce tombeau aqueux. Je marche. Le fin cours d'eau arrive à son terme et laisse place à un lac lui aussi comme figé dans le marbre. Plus loin, un banc, situé face au paysage montagneux, s'offre à quiconque veut bien s'arrêter l'observer. Je vais m'asseoir. Les étoiles et la Lune éclairent suffisamment les effrayantes dunes blanches qui me font face. Mes pensées se perdent dans cet immense désert. Le froid, quant à lui, commence à irriter ma gorge, faire rougir mes pommettes et couler mon nez quand, tout à coup... Je me sens tourner, j'ouvre les yeux immédiatement et observe que je suis emporté dans un tourbillon qui dévaste tout dans un bruit assourdissant. Les arbres sont déracinés, l'eau pétrifiée du lac se brise, les montagnes sont comme sciées en deux.

Les couleurs deviennent sombres, je m'enfonce, disparaiss petit à petit et soudain plus rien... Juste le banc devant moi. Et dessus, un vieux monsieur. Le paysage a bien évolué : le lac est asséché, aucune neige sur les montagnes ou le sol ; seuls quelques arbres sont restés inchangés. Chamboulé, je m'approche de l'homme âgé. Je marche. Il réajuste ses lunettes que je reconnais : ce sont les miennes. Je discerne qu'il pleut sous ces dernières, une pluie battante dont les gouttes sont pleines de regrets, de rage et de nostalgie. Je m'arrête de marcher. Cet homme qui pleure en regardant ce qui n'est plus, c'est moi. Il est trop tard, il le sait, je le sais.

Raphael